

JOURNÉE DE L'ÉCOLE DOCTORALE D'HISTOIRE

Comme le constatait récemment le démographe Jacques Véron : « La moitié de la population mondiale vit en ville » aujourd'hui. Cette formidable croissance urbaine, qui n'est certes pas uniforme sur chacun des continents, nécessite quantité d'aménagements et ne va pas sans poser de difficultés, au point que l'on peut se demander si cet essor, avec ses mégapoles toujours plus nombreuses et toujours plus peuplées, ne constitue pas un frein au développement, voire même, paradoxalement, ne porte pas en lui le risque de sa propre destruction.

Car, marqueurs d'un processus de civilisation, les villes sont mortelles, comme nous le rappellent constamment les fouilles archéologiques et les vestiges. Victimes de catastrophes naturelles (éruptions volcaniques, séismes...) ou provoquées par l'homme (explosions nucléaires, dérèglements météorologiques...), en proie aux pandémies, aux guerres et crises économiques, les cités sont régulièrement confrontées à la menace de disparition. Souvent oblitérée par la réflexion sur l'imaginaire des ruines, l'interrogation historique sur les villes englouties, désertées ou arasées, a jusqu'ici suscité une bibliographie limitée, et pour le moins dispersée. Pourtant cet objet offre au chercheur une multitude de sources allant de la culture matérielle (les traces de ces cités disparues : villes antiques, localités bombardées ou abandonnées par les chercheurs d'or ou les compagnies minières...) aux productions culturelles (de la légende de l'Atlantide aux films apocalyptiques en passant par la peinture romantique). La variété des facteurs ayant provoqué l'abandon des villes incite à convoquer différents types d'histoire pour appréhender ce phénomène : du social à l'économique, du politique au culturel, de l'écologique aux imaginaires sociaux. Loin de se limiter à l'évocation d'un passé oublié, la ville morte peut aussi survivre à travers différentes formes de patrimonialisation, en devenant une cité-musée, un décor de film ou le sujet d'un photoreportage.

Avant même que ce processus aille à son terme, la ville est ontologiquement liée à la mort et à sa mise en scène, à travers des lieux (nécropoles, places des exécutions capitales ...), des pratiques (funérailles et carnivals funèbres) et des figures (statuaire en souvenir de massacres).

Cette journée d'étude de l'école doctorale d'histoire propose de réfléchir, dans la longue durée et sur une aire culturelle étendue, à ce que la mort fait à la ville et à la manière dont l'espace urbain vit avec la mort.

Sébastien Le Pajolec et Myriam Tsikounas



VILLES MORTES, MORTS DANS LES VILLES

**VENDREDI 22 MAI 2015
9h30-17h30**

**CENTRE PANTHÉON
SALLE 216**

11, PLACE DU PANTHÉON
75005 PARIS

MATINÉE
9H30-12H30

Présidence : François Chausson

Francis Joannes

Villes mortes et villes détruites de Mésopotamie.

Anthony Hostein

Villes détruites, villes mortes : quelques réflexions sur les villes du territoire éduen à l'époque romaine.

Laurent Feller

Deux mises à mort : Torcello et Pise.

Emmanuel Bellanger

« Administrer » la mort en ville, du cimetière aux pompes funèbres (années 1880-1990).

APRÈS-MIDI
14H30-17H30

Présidence : Jean-Marie Le Gall

Bruno Bertherat

Retrouver la morgue (Paris, XIX^e siècle).

Sylvain Venayre

Le temps des villes enfouies : l'imaginaire du voyage européen, de Rousseau à René Caillié.

Sébastien Le Pajolec

17 mai 1973, Mazamet ville morte, une opération médiatique de sécurité routière.

Vincent Robert

Conclusions